

SAINT-THOMAS ET LE MÉDIUM. ATTESTATION ET CONSTRUCTION PHÉNOMÉNALE DE LA CERTITUDE HISTORIQUE

Nathanaël Wadbled¹

Une croyance semble avoir besoin de s'appuyer sur la perception des événements qui la fonde. Elle s'attesterait ainsi en permettant aux fidèles d'avoir un témoignage sensible de ces événements. Leurs concepts dogmatiques, alors exemplifiés, seraient considérés par les fidèles comme des certitudes. Si par exemple pour Maurice Halbwachs cette fonction est celle des lieux et des individus témoins, les NTIC qui donnent à voir des événements semblent pouvoir la prendre. Il s'agit également de reconstructions des traces de ce qui se serait passé et qui permet de percevoir que ça c'est passé comme le dogme le présente. Une telle coïncidence entre l'exemplification d'un concept par une perception et la perception d'un phénomène correspondant à un concept est la condition de la connaissance. Les événements garantis par la croyance pourraient ainsi être considérés dans une certaine objectivité, dont le sentiment est d'autant plus fort que, si la perception sur le lieu demande un long pèlerinage, la perception par les NTIC permet d'en réactualiser à l'envie la certitude. Dans la mesure où, pour Kant, une telle présentation attestant une croyance est une faculté de l'individu, le médium qui la donne peut être conçu comme l'appareillage incorporé des facultés de l'individu, dans une perspective cohérente avec la conception que McLuhan propose du médium.

1 Nathanaël Wadbled est Doctorant en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Lorraine et en muséologie, communication, patrimoine à l'Université du Québec à Montréal ; associé au Centre d'Études Féminines et d'Étude de Genre de l'Université Paris VIII.

Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : "Nous avons vu le Seigneur." Mais il leur dit : "Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point." Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. "Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : "La paix soit avec vous !" Puis il dit à Thomas : "Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois." Thomas lui répondit : "Mon Seigneur et mon Dieu !" Jésus lui dit : "Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !" (Jean, 20, 24-29)

Si la position de Thomas est ainsi critiquée par Jésus cette critique est relative. Il ne s'agit pas de remettre en doute l'événement lui-même, il en demande simplement une perception pour pouvoir accéder à la certitude. Les apôtres n'ayant pas directement assisté à la résurrection ne peuvent posséder une telle attestation. Ils n'attestent que par le contenu de leur parole affirmant quelque chose, sans que leur présence même ne soit la matérialisation de l'événement. À partir du moment où Thomas a touché les plaies du Christ, cette croyance devient pour lui une certitude et même un savoir. En un sens, la conception de la résurrection sans sa perception est vide, mais son intuition serait impossible sans cette conception. Cette formule correspond volontairement à celle de Kant, avec laquelle il définit les conditions de la connaissance : « Des intuitions sans concepts sont aveugles et des concepts sans intuitions sont vides » (2004, 77). Le philosophe s'oppose, d'un côté, au dogmatisme pour lequel une conception théorique d'une chose garantit son existence et, d'un autre côté, au relativisme pour lequel ce qui n'est pas donné par les sens n'existe pas. Au contraire, dans la perspective kantienne, la certitude de la connaissance demande à la fois un concept et une intuition.

Pour qu'il y ait cette certitude, il faut une perception du phénomène ainsi connu. La difficulté qui se pose est celle de la connaissance du passé, de ce qui s'est passé sans avoir été perçu. Par définition, il ne peut plus en être fait aucune expérience sensible directe. Thomas demande à

faire l'expérience de quelque chose qui s'est déjà passé. Il ne peut plus percevoir ce qui a eu lieu dans un autre espace-temps. S'il avait été là, la vision aurait sans doute été, comme pour les autres disciples, suffisante. Le fait se serait imposé avec évidence.

Telle est bien la fonction de la relique : il ne s'agit pas tant d'être témoin du miracle puisque celui-ci a déjà eu lieu, mais de ce qui, au moment du miracle, était déjà là et a fait trace. Elle témoigne indiciellement et ainsi confirme le témoignage par définition purement iconique de la foi. Thomas est mis en présence du témoin matériel du miracle : si ce qui est devant lui en chair et en os est un reste de cette situation, si cela a été là dans ce lieu, alors ce qui a eu lieu ne saurait être mis en doute. Cette présence physique, qui semble bien garantir contre l'illusion, de ce qui a été dans la présence immédiate et évidente du fait, en permet la perception métonymique. Il s'agit d'un morceau de ce fait, non une métaphore – comme le sont les restes non authentifiés comme reliques, par exemple le Suaire de Turin présenté par Benoît XVI comme un symbole. Transitivement, le fait passé peut ainsi être perçu et donc attesté avec la certitude de la connaissance de la vérité de ce qui a eu lieu. Si l'interprétation canonique fait de Thomas un esprit plus grossier que les autres, ayant besoin de toucher matériellement pour s'assurer que ce qu'il croit n'est pas une illusion, en un sens, l'apparition du Christ légitime cette demande. Elle sera d'ailleurs d'une certaine façon reconnue par l'Église qui a instauré le culte des reliques.

Cette attitude dans laquelle la foi a besoin d'être établie sur un témoignage semble correspondre à un certain mode de mémoire contemporain où les lieux de mémoire et les documentaires ont pris une certaine importance : ils attestent. L'exemple de l'opposition traditionnelle au négationnisme est emblématique de cette situation. Aux négationnistes remettant en cause la réalité du judéocide nazi sont généralement opposés des témoignages de survivants ou des traces matérielles. Dans les deux cas, la mise en présence de ce qui a été là sur le lieu semble être la meilleure garantie que cela s'est passé. Sinon, l'événement historique ne serait qu'un récit historique auquel il serait autant possible de croire que de ne pas croire.

L'engouement actuel de la télévision et des musées d'histoire pour les documentaires historiques sous quelque forme que se soit ou les témoignages présentant des marques physiques et matérielles

de l'événement présenté semble s'inscrire dans ce rapport particulier au passé. La certitude que tel ou tel événement a bien eu lieu semble devoir passer par l'expérience concrète. Il ne suffit pas de l'apprendre dans un ouvrage d'histoire retraçant une chronologie logique. Cela peut bien suffire pour déterminer ce qu'il est censé être, mais pour être vécu comme certitude, cette croyance doit s'attester matériellement.

1. L'attestation phénoménale de l'événement historique : la présence matérielle du passé

1. 1. La matérialité des lieux

Maurice Halbwachs (2008) montre que la mémoire a besoin de l'intuition d'une matière pour produire ses souvenirs. L'événement semble devoir être l'objet d'une perception, à travers une trace matérielle, pour être vécu au présent comme vérité. S'il est bien une trace du passé, et donc met en présence de l'événement passé dans sa trace présente, le mémorial pourrait bien avoir cette fonction : il fournirait la matière aux souvenirs. Le mémorial leur serait donc nécessaire. En ce sens, l'organisation de la mémoire autour des traces du passé pourrait avoir un sens positif, en tant que condition de l'expérience vécue du passé. D'ailleurs, Maurice Halbwachs considère que si ces traces sont délaissées et laissées dans l'oubli, alors les souvenirs attachés disparaissent aussi. Ce qui a eu lieu ne pourrait plus être connu.

Maurice Halbwachs précise qu'il ne suffit pas d'être en présence, il faut « toucher les lieux » (Halbwachs, 2008, p. 124). C'est donc bien leur matérialité qui est en jeu. Le pèlerin est assuré de toucher les lieux même et, devant cette matérialité, la vérité se présente concrètement à lui, dans son évidence sensible. Il trouve la garantie qu'il ne s'agit pas d'une illusion. Maurice Halbwachs considère en effet que cette perception phénoménale permet à la croyance de perdurer, car ce qui pouvait paraître comme incroyable apparaît concrètement. Le mystère n'en reste pas moins un mystère, mais son existence est alors vécue avec certitude. Pour que le dogme soit vécu comme certitude, il est donc nécessaire qu'il s'exemplifie dans une topographie matérielle. Sinon il est vécu comme une pensée abstraite qui, en tant que telle, peut être remise en cause (Halbwachs, 2008, p. 124).

Maurice Halbwachs montre que la vérité de l'Évangile est vécue sur ces lieux. Elle se présente concrètement, de sorte que le pèlerin, voyant par exemple la *Via Dolorosa*, y reconnaît topographiquement les étapes décrites dans l'Évangile. Si les fidèles vénèrent certains lieux, c'est qu'ils attestent la nature divine de Jésus. Leur topographie même, qui ne saurait être une illusion dans la mesure où elle est touchée comme matière et correspond aux vérités de l'Évangile, les pèlerins en font l'expérience directe. Dans la perspective de cet auteur, il en va de même pour tout événement historique. Si Maurice Halbwachs traite de la mémoire d'une croyance, ses analyses peuvent être étendues à toute forme de mémoire. Ce qui s'est passé étant actuellement absent, la certitude que quelque chose fut telle est de l'ordre, comme la croyance, de la certitude non confortée par l'expérience sensible. Maurice Halbwachs considère la religion comme ayant le même statut que n'importe quelle conviction historique quant à l'existence d'événement.

Comme pour tout événement historique, ce qui était cru en raison de la confiance en ceux qui établissent ce qui s'est passé, et de leur légitimité à le faire, devient vécu comme une certitude qui a la dureté de la matière qui l'atteste, et que nulle construction logique ou révision ne peut atteindre. La présence d'une matière qui était déjà là donne l'intime conviction de ce qui est attesté par la croyance. Il y a là une sorte d'inversion de la conception classique de la vérité. Ce qui la garantit, ce n'est pas la découverte de la chose en elle-même, indépendante des accidents et des contingences du monde matériel, mais au contraire cette matérialité dont la solidité matérielle – de la pierre ou du béton – résiste à toute réécriture de l'histoire et à toute illusion incapable d'avoir la même dureté et la même résistance. C'est en ce sens qu'il faut toucher le lieu, et non simplement le voir. C'est en vertu de cette dureté et de cette permanence que les lieux mettent en présence de ce qui était déjà là.

1. 2. Le corps du témoin

C'est une telle permanence matérielle qu'incarne également le témoin. Renaud Dulong montre, en effet, que la force de ce dernier tient à sa présence même, à son corps qui joue comme le support d'une continuité dans le temps. En se posant comme témoin, celui-ci atteste de sa continuité biographique et de son identité (Dulong, 1998, p. 196).

En convoquant des témoins, il ne s'agit pas tant de dire les faits en répétant ce que les historiens écrivent, mais de mettre en présence de l'événement. Le témoin permet de toucher, au sens propre. Alors il ne peut s'agir d'une illusion. Il y a un contact direct avec quelque chose de l'événement passé. Il était déjà là au moment de l'événement, il a été marqué par lui et reste alors comme un morceau de passé pouvant être vécu au présent. Une proximité semble assurée avec ce à quoi nous ne pouvons assister, comme si quelque chose de l'événement était encore là et le rendait ainsi tangible. Les témoins incarnent le récit historique et déterminent son statut ontologique. L'enjeu est d'attester la présence, pas de dire exactement ce qu'elle fut. Ce travail-là est laissé aux historiens qui façonnent et déterminent ce qu'est tel ou tel fait dans une série narrative.

C'est en ce sens que la discussion sur l'authenticité de la parole des témoins est un faux problème. Ce qu'ils disent est secondaire, l'essentiel c'est leur présence. C'est cela qui pose et atteste d'une réalité historique, sur un tout autre mode que l'historiographie. Il n'y a pas de débat ni de discussion à avoir, simplement une écoute respectueuse de ce qui se donne avec évidence dans une saisie directe. En ce sens, comme le note Renaud Dulong, « ses éventuelles erreurs et la singularité de son point de vue sont le prix à payer pour disposer de l'objective subjectivité d'une version certifiée par la saisie directe » (Dulong, 1998, p. 211). La certitude ne se donne pas dans la logique d'une démonstration ou dans la confiance en celui qui établit l'événement, mais dans la rencontre. C'est le dispositif que met en place Claude Lanzmann dans *Shoah* (1985) où son ambition affirmée n'est pas de donner une connaissance du judéocide, mais de faire des spectateurs du film des témoins de cet événement. Il sont témoins de la présence des témoins et des lieux, de ces choses qui furent bien là quand cela eu lieu et qui sont, des décennies plus tard, mises en leur présence.

Les témoins semblent ainsi jouer ainsi le même rôle que celui que Maurice Halbwachs attribue au lieu. En fait, quand les témoins disparaissent, le lieu prend cette fonction attestante. Si le témoin est une « stèle commémorative vivante » pour reprendre l'expression de Jacques Walter (Walter, 2005, p. 87), c'est bien que la stèle de pierre ou de béton a une fonction similaire. Maurice Halbwachs suggère en effet que les lieux mêmes de l'événement attestent à la place des témoins que l'événement a bien eu lieu. Ainsi, Maurice Halbwachs

montre bien dans *Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte* (2008) qu'avec l'éloignement temporel et la disparition des disciples de Jésus, la reconnaissance des lieux comme étant ceux décrits dans l'Évangile produit le même effet de certitude matérielle que celui que Renaud Dulong analyse dans le cas du témoin. Les deux jouent de la même manière comme évidence matérielle saisie directement. C'est ce qui est là dans sa dureté matérielle que rien ne peut dénier. C'est d'ailleurs davantage son corps que les paroles du témoin qui est opposé aux négationnistes, de la même manière qu'on oppose à ces derniers les restes matériels des chambres à gaz. C'est une telle équivalence que Renaud Dulong suggère lorsqu'il indique que la preuve à conviction remplace le témoin oculaire lorsque nulle autre présence physique sur les lieux ne peut attester du fait.

Le corps du témoin vaut donc autant que les autres preuves matérielles comme trace de l'événement. Une fois les témoins disparus, ne restent que ces pièces pour témoigner. Si, pour être vécu comme certain, l'événement passé a besoin de se fixer et de se présenter matériellement, alors il faut bien identifier des lieux et des objets qui remplacent le corps des témoins.

2. Toucher à travers un écran : le remplacement des témoins et des lieux par les TIC

2. 1. L'ambition attestante des TIC

Il semble qu'il y ait une différence fondamentale entre cette présence du témoin historique et les représentations que donnent les TIC et NTIC, qui mettent l'événement à distance derrière un écran de télévision ou d'ordinateur. Cependant, les images documentaires, les films de témoins ou les reconstitutions numériques semblent avoir l'ambition de garantir cette certitude sensible qui s'ajoute aux autres et qui est peut-être plus décisive dans la mesure où « le passé devient en partie le présent » (Halbwachs, 2008, p. 1). Ces éléments sont d'ailleurs présentés dans les musées d'histoire sur le même plan et avec un statut similaire à celui des éléments matériels. En fait, il semble qu'ils suppléent à la disparition des témoins aussi sûrement que les lieux de mémoire. D'un côté, l'enregistrement des paroles du témoin permet d'étendre temporellement la mise en présence, d'un autre côté,

les reconstitutions 3D et les TIC permettent son extension spatiale en faisant percevoir ce qui est distant. Est ainsi augmenté le mode de présence de l'événement.

Cette ambition de mettre en présence est explicitée par Claude Lanzmann dans son film *Shoah* (1985) ou par Steven Spielberg à propos du projet *Survivors of the Shoah Visual History Foundation*¹ : « Ces archives seront le miroir de l'histoire telle qu'elle nous a été transmise par ceux qui l'ont vécue et qui ont réussi à survivre » (Spielberg cité dans Walter, 2005, p. 7). Devant le témoin, l'événement est directement vécu, dans sa matérialité, dans la mesure où « l'interviewer est plus un médiateur entre le témoin et celui qui l'écoute, qu'un enquêteur cherchant à vérifier des faits » (Walter, 2005, p. 87). Le film ne construit pas et ne représente pas, il présente. Il est intéressant de constater que ces vidéos sont considérées comme mettant en présence avec la même force qu'un témoin qui serait effectivement devant le spectateur. Le film mettant en scène des témoins peut donc jouer le même rôle que l'écoute d'un témoignage ou de la visite des lieux, pour peu que la véracité de la reconstitution soit reconnue. Il y a aussi passage du témoin. Cette remarque aurait pu aussi bien convenir au témoignage tel que le comprend Renaud Dulong ou au lieu de mémoire tel que le comprend Maurice Halbwachs. Commentant ce point de vue, Jacques Walter note de manière emblématique qu'il s'agit d'autant de lieux pour l'histoire, on pourrait également dire d'autant de témoins pour l'histoire.

2. 2. Toucher à travers un médium

Il peut cependant a priori paraître douteux d'affirmer que de la matière concrète puisse être touchée à travers un écran. La dureté évidente de la matière ne semble pas pouvoir jouer. Une telle limitation suppose que le médium TIC serait un outil extérieur dont nous nous servons pour atteindre quelque chose qui y est représenté virtuellement, alors que le témoin et les lieux donneraient la présence. Cependant, s'il faut prendre au sérieux la qualification des TIC comme médium, cela signifie qu'elles permettent une intuition sensible qui, si elle se fait sur

1 Steven Spielberg a créé en 1994 la fondation *Shoah Foundation Institute for Visual History and Education* dont la mission est de recueillir les témoignages de tous les survivants de la Shoah et de les diffuser aux plus jeunes (<http://sfi.usc.edu/french>).

un mode différent, n'est pas d'une qualité inférieure à celle que permet le témoin ou le lieu.

Marshall McLuhan (1964) définit en effet le médium comme un prolongement de l'individu. Malgré un certain nombre de formules qui semblent en faire un outil extérieur maximalisant une faculté existante, le médium est bien plutôt la condition de la perception et du rapport au monde : « c'est le médium qui façonne le mode et détermine l'échelle de l'activité et des relations des hommes » (McLuhan, 1964, p. 27). Un médium ne vaut pas par ce qui en est fait, il donne un cadre et des conditions transcendantales de perception et de compréhension de l'objet visé. Le médium par lequel les choses sont perçues détermine ce qui est perçu, de sorte que chaque médium transforme nos relations avec notre environnement et la nature de cet environnement lui-même. En ce sens, il s'agit bien d'une fonction transcendante. Un médium façonne l'expérience et la conscience. Quand Marshall McLuhan écrit que la technologie est un prolongement du corps, il faut l'entendre en ce double sens à la fois transcendantal et prothétique. Transcendantal au sens où le médium détermine les conditions de ce qui peut nous apparaître comme phénomène. Prothétique au sens où ces prolongements de nous-mêmes pénètrent et structurent notre perception et tout notre système personnel. Pour Marshall McLuhan, les prolongements de notre corps ne doivent en effet pas être considérés comme extérieurs à nous-mêmes (McLuhan, 1964, p. 67). Il s'agit de s'en servir, en l'occurrence, pour toucher le passé. En reprenant le mythe de Narcisse, Marshall McLuhan montre que les médiums ne doivent pas être considérés comme des éléments extérieurs emprisonnant nos sens, mais au contraire comme la condition déterminant leur possibilité.

S'il en est ainsi, c'est-à-dire si les TIC peuvent être considérés comme des médiums, alors l'événement historique qu'ils présentent est touché, au sens propre. Il est perçu en tant que phénomène dans ses catégories transcendantales propres. En tant que médium, les TIC mettent en contact avec l'événement historique et permettent de le percevoir, de le toucher. Simplement ce toucher ne saurait se faire selon les mêmes modalités que pour les autres médiums que sont le témoin ou le lieu. Les facultés ainsi appareillées n'en restent pas moins nos facultés, et non le fruit d'une aliénation. Toucher par l'intermédiaire d'un médium, c'est véritablement toucher. Il ne s'agit pas tant d'une

extension des capacités de l'individu à percevoir l'événement historique, que d'un nouveau mode de relation à cet événement.

3. Vivre à distance : attester par des reconstitutions

3. 1. La réalité de la relation et la suspension de la question ontologique

En fait cette extension est problématique lorsqu'elle ne consiste pas seulement en un enregistrement mais en une reconstitution. Il ne s'agit pas de suggérer que sinon il y aurait un rapport direct et transparent au passé. En effet, Maurice Halbwachs montre que le passé n'est jamais donné de manière directe et transparente, mais toujours à travers un médium : un musée d'histoire ou un lieu de mémoire présentent leurs éléments dans une certaine scénographie. Il s'agit toujours de mises en scènes, en opposition avec les prétentions des historiens établissant une vérité objective, c'est-à-dire à retrouver de manière historiciste « ce qui s'est véritablement passé ». Il ne s'agit pas de suggérer que ce qui a eu lieu n'a jamais existé, mais qu'il est impossible d'y avoir accès indépendamment de certains cadres ou de certaines catégories. En effet, un événement historique doit, selon nous, apparaître comme tel, être intégré à une certaine place temporelle et incluse dans un certain récit causal. C'est à cette double condition qu'il prend sens. Sinon, toutes les choses passées seraient virtuellement équivalentes, dans ce même lieu temporel qu'est le passé. Pour exister en tant qu'événement historique, quelque chose doit en effet faire partie de l'histoire. Ce qui pourrait sembler être une tautologie est en fait une condition transcendantale. Dire qu'un événement historique est historique, c'est en fait dire que ce quelque chose dont il est question est constitué selon certaines règles qui le font apparaître comme tel.

Cependant, si Maurice Halbwachs insiste sur la nécessité de toucher pour garantir contre l'illusion, les reconstitutions ne semblent pas pouvoir donner le même degré de certitude. Ces films et ces reconstitutions ne présentent pas des éléments indiciels ayant été au contact avec l'événement évoqué. Pourtant, de tels documents semblent fonctionner de la même manière que le témoignage ou le lieu. En fait, les documentaires « d'époque » ou les reconstitutions 3D comme celle

du ghetto de Varsovie¹ qu'étudie Jacques Walter dans son ouvrage ou les images de la Shoah ont des ambitions similaires. Le mélange dans ce CD-ROM, entre des documents bruts (photographies d'époque) et des reconstitutions 3D, montre bien que les deux images ont le même statut.

Il semble cependant que cet écran place devant des « représentations », et non plus en présence de « présentations », pouvant aisément être taxées d'illusions dans la mesure où elles sont des reconstitutions. Si elles se présentent comme un morceau de la chose-même, elles n'ont ainsi pas l'évidence de ce qui se présente directement. Maurice Halbwachs montre qu'il en va cependant de même dans ce qui est reconnu comme lieu de mémoire, tout matériel qu'il soit, n'est pas nécessairement « véritablement » le lieu où s'est passé ce qui est évoqué. Il choisit comme objet de recherche une topographie qu'il qualifie lui-même de « légendaire », dans la mesure où elle a été posée des siècles après les événements qui s'y seraient déroulés. Cela n'empêche pas les pèlerins de la vivre comme attestation de la vérité (Halbwachs, 2008, p. 137). Que l'Évangile soit ou non la vérité historique et se soit ou non déroulé sur le lieu identifié comme tel n'a aucune importance. Sur ce lieu, il est vécu comme tel. En ce sens, ce qui s'est véritablement passé n'a que peu d'importance. La transposition matérielle de quelque chose qui ne serait qu'imaginée ou rêvée permettrait aux fidèles d'en faire l'expérience de la même manière. Formellement, l'événement imaginé serait vécu avec le même degré de réalité. Ces choses imaginées sont alors vécues comme authentiques. Peu importe la réalité du contenu du témoignage, ce qui compte c'est la réalité du vécu de la relation à ce qui est montré. Maurice Halbwachs montre en effet que, dans la mesure où la relation à l'événement est réelle, la réalité de celui-ci importe peu (Halbwachs, 2008, p. 56-57). De la même manière, les documentaires ou les reconstitutions sont vécus comme réels, dans la mesure où, comme le montre Roland Barthes (1999), l'image enregistrée a une valeur constatative. En ce sens, l'événement-même est ainsi touché. On en fait l'expérience sensible.

1 Raiman, P., Darmont, J., Dreyfus, J.-M., Lewiner-Elalouf, D. (réalisateurs), *Histoire du ghetto de Varsovie. Fenêtres sur la mémoire*, CD-ROM, Montparnasse Multimédia, Centre de documentation juive contemporaine et La maison des combattants des ghettos, 1997.

3. 2. La logique médiatique des NTIC

C'est en ce sens que la reconstitution d'une tranchée à l'Historial de Péronne ou celle d'un film peuvent au même sens être vécues comme attestantes. Comme l'exprime Jacques Walter, la « reconstitution devient "vraie" dans la masse documentaire » (Walter, 2005, p. 86). Si le virtuel remplace le réel, il ne s'agit alors pas de critiquer l'illusion qui en découlerait, mais au contraire de donner au virtuel la même fonction attestative que le réel.

Cela ne saurait cependant être le cas pour les reconstitutions numériques des NTIC qui n'ont aucune prétention à rendre la matérialité des lieux, aussi réalistes qu'en soit leurs reconstitutions. Leur ambition est en fait autre, comme le montre bien l'analyse que Jacques Walter propose du CD-ROM du ghetto de Varsovie. Il montre l'ambiance qui y régnait et les sentiments de ceux qui y étaient en reproduisant des scènes qui expliquent par exemple leurs choix. Il ne s'agit pas de raconter des événements mais de les vivre en déambulant dans les rues du ghetto par l'intermédiaire de l'écran. La force d'attestation n'en est qu'augmentée car, en plus d'être mis en présence de ce qui a eu lieu, celui qui est en présence de ces reconstitutions peut ressentir ce que les individus ont ressenti en déambulant dans les mêmes décors avec la même liberté et les mêmes surprises qu'eux. Considérer, comme Carole Mann à propos du CD-ROM du ghetto de Varsovie, qu'alors « le virtuel remplacerait [...] le vrai » (Mann, 1997, p. 156) serait ainsi faire preuve d'une certaine incompréhension de la fonction des médiums.

La manière de voir l'événement passé change radicalement entre sa présence dans le mémorial et sa présence dans les NTIC. Les deux trajets que propose le CD-ROM du ghetto de Varsovie permettent de saisir la différence entre les deux types de médiums. Il est à la fois possible pour l'utilisateur de suivre le parcours chronologique établi par les auteurs et de reconstituer son propre parcours. Ce premier parcours est plus familier des visiteurs de mémoriaux. On voit là la différence entre les mémoriaux et les NTIC. Le second médium, plus rapide et plus froid, permet une plus grande appropriation de la part de son utilisateur. Cette différence est capitale dans la perspective de Marshall McLuhan et suffit à définir une différence de nature entre les deux médiums (McLuhan, 1964, p. 42).

Conclusion : l'illusion d'un rapport direct au passé

La visite organisée et la mise en présence des pierres semblent ne plus suffire à attester. Ce qui est alors touché, c'est essentiellement l'attitude de celui qui y a vécu à ce moment. En reproduisant son regard dans ces lieux, c'est comme si l'écran permettait l'expérience concrète et matérielle de ce point de vue qui aurait subsisté et serait susceptible d'être vécu comme celui de ceux qui vécurent là dans leur présence matérielle même, de la même manière que les pierres.

Une telle conception du médium s'oppose en fait à l'attitude critique de Pierre Nora (1997) face aux lieux de mémoire. Dans la perspective de Pierre Nora, il est possible de faire de ces documentaires et de ces images, une critique similaire à celle qu'il adresse aux lieux de mémoire : ce serait la marque d'une incapacité à faire l'expérience directe de la mémoire. Une telle conception fait du médium l'outil d'une histoire abstraite et non le lieu de l'expérience vivante du passé. Il s'agit de « la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus » (Nora, 1997, p. 25). Pierre Nora parle à ce sujet de « doublement du vécu » (Nora, 1997, p. 32). Il serait remplacé par quelque chose d'artificiel. La fonction spécifique du média disparaît ainsi.

Si une telle conception est possible, c'est que l'utilisation d'une technologie de la communication rend évidente l'utilisation d'un média dans le cas du rapport à l'événement historique par les TIC et les NTIC, cela n'en est pas moins le cas pour la médiation par le témoin ou par le lieu. Simplement, dans ces deux cas, la médiation peut se cacher en tant que médium, ou plus exactement se faire oublier. La réduction actuelle de la notion de « média » aux TIC et les NTIC empêche de voir que les lieux de la mémoire étudiés par Maurice Halbwachs fonctionnaient de manière similaire aux médiums. La différence n'est pas entre une perception directe et une perception médiatisée, elle est entre deux types de médiums. Si le mémorial implique de se déplacer et que la télévision ou l'ordinateur permettent de rester chez soi, dans les deux cas l'événement est perçu à travers un médium. En effet, considérer que le témoin ou le lieu donne un accès direct, c'est oublier leur nature de médium et dévaluer l'idée même de la nécessité d'un médium ayant une fonction transcendantale au nom de la possibilité d'un rapport

direct. Il y a simplement un changement de médium qui correspond à un changement de mode de perception.

Références

- Barthes, R. (1999). *La chambre claire*. Paris : Seuil.
- Dulong, R. (1998). *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Halbwachs, M. (2008). *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte*. Paris : Presses universitaires de France.
- Kant, E. (2004). *Critique de la Raison Pure*, Traduction et notes par André Tremesaygues et Bernard Pacaud, Paris : Presses universitaires de France, 7e édition
- Legois, J.F. (1998). L'histoire du ghetto de Varsovie en CD-ROM. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 57, 158-159.
- MacLuhan, M. (1964). *Pour comprendre les médias*. Paris : Seuil.
- Mann, C. (1997), Histoires du Ghetto de Varsovie. La présence de l'histoire, *SVM Mac*, 86, 156-157.
- Nora, P. (1997). *Les Lieux de mémoire*, tome 1. Paris : Gallimard.
- Pedon, E. (1997). Image photographique et mémoire dans le film documentaire. *Champs Visuels*, 4, 102-108.
- Walter, J. (2005). *La Shoah à l'épreuve de l'image*. Paris : Presses universitaires de France.